

La réflexion philosophique en sciences humaines / P.
Choukrallah Choufani. — Extrait de : Annales de
philosophie et des sciences humaines. — N° 1 (1987),
pp. 8-11.

I. Sciences humaines — Etude et enseignement. II.
Réflexion (Philosophie).

PER L1044 / FP63318P

LA RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE EN SCIENCES HUMAINES

Choukrallah CHOUFANI

Si la philosophie, comme on l'a souvent dit, est la «Science du tout», si comme on l'a écrit «rien ne lui est étranger», l'on comprendra que les Sciences Humaines soient, entre autres domaines, objet de la réflexion philosophique.

Mais qu'entend-on précisément par l'appellation «Sciences Humaines»?

Il est évident que les Sciences Humaines sont nombreuses et variées, et que les spécialités et sous-spécialités qui y ont cours, que ce soit l'économie, la sociologie, l'anthropologie, la géographie, l'ethnologie, la linguistique, l'histoire, la pédagogie, la philologie, la mythologie, etc. sont traditionnellement interdépendantes et qu'il est difficile d'en proposer une définition.

Nous nous risquerons quand-même à adopter celle de Julien FREUND: «Nous entendons par sciences humaines les disciplines qui ont pour objet de recherche les diverses activités humaines, en tant qu'elles impliquent des rapports des hommes entre eux et des hommes avec les choses, ainsi que les œuvres, institutions et relations qui en résultent»¹.

L'idée que les sciences humaines pourraient constituer une sphère autonome de recherches ou qu'elles pourraient être des disciplines ayant un statut épistémologique propre ou une méthodologie spécifique est assez récente. Elle ne s'est affirmée progressivement que durant le XVIIIe siècle pour ne s'imposer qu'au cours du XIXe.

Sans entrer ici dans une recherche détaillée, il faut retenir deux phénomènes qui ont contribué à susciter une réflexion sur la particularité des disciplines que nous appelons de nos jours sciences humaines. Ce fut,

(1) Julien FREUND, Les théories des sciences humaines, PUF, collection «Le Philosophe» 1973.

d'une part, l'essor prodigieux des sciences de la nature et des perspectives nouvelles qu'elles offraient; d'autre part, le dualisme de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, que Descartes développa en philosophie.

L'épanouissement rapide des sciences de la nature à partir du XVII^e siècle provoqua un décalage entre la physique et les sciences de l'homme. Le développement croissant de l'une et la stagnation des autres firent que l'on s'interrogea sur la possibilité, pour les sciences humaines, d'adopter les normes et les méthodes des sciences de la nature et ainsi de combler le retard qu'elles accusaient.

Un autre courant, plus ou moins fidèle à la distinction cartésienne de l'âme et du corps, «transposa cette différenciation ontologique sur le plan méthodologique pour montrer l'irréductibilité entre Esprit et Matière, Nature et Pensée»². Il refusait la possibilité d'une réduction des phénomènes moraux aux phénomènes physiques. Il jetait ainsi les fondements philosophiques de l'autonomie des sciences humaines ou «morales», car c'est ce dernier terme qu'on utilisait au XVIII^e siècle.

Ce furent en général des philosophes qui, prenant conscience de la dimension historique des activités humaines, mirent en faveur la réflexion en sciences humaines. Des problèmes tels la politique, l'Etat, le droit, la religion, les langues, l'art, ont intéressé des Fichte, Schelling, Hegel et c'est à cette époque que la philosophie s'est ouverte aux questions des sciences humaines que la philosophie classique avait, en général, négligées.

On peut dire de Wilhelm DILTHEY (1833-1911) qu'il fut et reste le théoricien des sciences humaines: son œuvre constitue le tournant qui a ouvert une nouvelle voie à la réflexion philosophique. Désormais, tout philosophe des sciences humaines se doit de prendre conscience de l'ensemble de la question des sciences humaines avec ses implications philosophiques, logiques, épistémologiques.

Tout l'effort de DILTHEY consiste à montrer que les sciences humaines sont des sciences positives³. Pour DILTHEY, l'épistémologue n'a pas à en être l'architecte, mais leur historien. Or, cette histoire nous montre que «ces sciences ont grandi au milieu de la pratique de la vie»⁴, c'est-à-dire que leur objet évoluait et que les lois qu'elles dégagent n'auraient pas la même constance que celles élaborées par les sciences de la nature. D'où cette

(2) IBID.

(3) DILTHEY, Introduction à l'étude des sciences humaines, Paris, 1942.

(4) DILTHEY, IBID, p. 34.

proposition fondamentale de DILTHEY: «Les sciences humaines ne forment pas un tout constitué selon la logique, un tout dont la structure serait analogue à celle de notre connaissance de la nature; leur ensemble s'est développé tout autrement, et il est nécessaire que nous le considérons maintenant tel qu'il s'est historiquement développé»⁵. Pour DILTHEY, la démarche originale de l'étude en sciences humaines consisterait à saisir l'intelligibilité historique dans toute sa singularité: «L'objet des sciences humaines est d'appréhender la réalité historique et sociale dans ce qu'elle a de singulier et d'individuel, de connaître quelles concordances jouent un rôle actif dans la genèse du particulier, et de déterminer les règles et les fins de son développement»⁶. En second lieu, la démarche en sciences humaines exigerait l'analyse des intentions et de ce fait, des valeurs qu'expriment les objets ou institutions étudiées.

Cette manière d'appréhender les sciences humaines pose évidemment la question de l'objectivité des recherches en sciences humaines. Selon l'opinion généralement admise, le critère de l'objectivité et donc de toute scientificité serait la validité universelle des résultats obtenus. Mais il semble bien que les différentes tentatives pour répondre à cette dernière condition aient conduit à une impasse. En fait, la véritable question est la suivante: le concept de validité universelle appartient-il réellement à l'essence de la science ou, au contraire, n'aurait-il pas été imposé indûment à l'esprit à la suite du développement de certaines disciplines particulières, à savoir, les sciences de la nature?

Autrement dit, les sciences humaines ont peut-être eu tort d'avoir accepté sans critique et uniquement en vertu du prestige des sciences de la nature ce critère de scientificité.

Selon BOLLNOW, l'abandon du critère de la validité universelle ne signifie nullement l'abandon de l'objectivité: en effet, il est possible d'analyser objectivement une réalité singulière qui, à la limite, ne vaudrait que «pour un seul homme et qui n'aurait pas besoin de la légitimation par les autres»⁷ à condition que la critique surmonte la résistance de la subjectivité personnelle.

(5) DILTHEY, *IBID*, p. 37.

(6) DILTHEY, *IBID*, p. 42.

(7) BOLLNOW, *DAS VERSTEHEN*, Mayence 1949, p. 92.

C'est ainsi qu'à la différence des sciences de la nature qui traitent des relations entre les choses, les sciences humaines portent sur des relations entre les hommes et les choses ou d'homme à homme. On peut certes appliquer le langage mathématique à ces divers types de relations, à condition toutefois de reconnaître que les relations ainsi établies n'ont autre attribut qu'elles-mêmes, que par conséquent elles ne disent rien de la nature de l'homme et de la société. Le spécialiste en sciences humaines ne travaille pas uniquement sur des faits objectifs, mais aussi sur des opinions, des significations. Son objet étant constitué par les actions humaines, il ne peut négliger que les hommes lui donnent un sens.

Il en découle que toute recherche en sciences humaines exige une perpétuelle révision, appelle aussi à la formation de nouveaux instruments intellectuels ou théories pour que la connaissance que nous avons de l'homme et des sociétés puisse évoluer en parallèle avec l'évolution et les nombreuses particularités inhérentes à la nature de l'homme et des sociétés.